

MATHILDE BATAILLÉ

Université d'Angers

L'empreinte de l'oubli dans *L'Affaire Furtif* (2010) de Sylvain Prudhomme et *L'Empreinte à Crusoé* (2012) de Patrick Chamoiseau

La recherche de l'île déserte ou de l'île inconnue », « L promesse d'une confrontation à l'absolu, constitue « un des thèmes fondamentaux de la littérature »¹. L'île est, dans l'imaginaire, un lieu de refuge, en marge du monde, cristallisant les fantasmes des hommes qui y voient la possibilité d'une soustraction au temps humain. Pourtant le statut de la mémoire dans les récits de l'insularité demeure problématique, en tant que l'île – du latin *insula*, « bâtiment ou terrain coupé par une frontière naturelle ou artificielle »² – renvoie symboliquement à l'idée de détachement, et, en quelque sorte, décroche de l'histoire. Dans le sillon de *L'Odyssée*, qui relate le périple des compagnons d'Ulysse menacés par la douceur de l'oubli sur l'île des Lotophages, le genre littéraire de la robinsonnade a fait son miel du thème de l'oubli, généralement perçu comme une menace contre laquelle l'aventurier doit lutter. Le Robinson Crusoé de Daniel Defoe, reproduisant jusqu'à l'épuisement, dans l'espace vierge des Caraïbes, les manières de la société anglaise par crainte d'en perdre la trace, est le

1 F. Le Roux et Ch.-J. Guyonvarc'h, « Île », [dans :] J. Chevalier (dir.), *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, volume H à PIE, Paris, Seghers, 1974, p. 51.

2 K. Fergusson, « Le paysage de l'absolu », [dans :] A. Bouloumié et M. de Gandillac (dir.), *Images et signes de Michel Tournier*, Paris, Gallimard, 1991, p. 136.

reflet de « la pensée philosophique de l'Europe » qui a longtemps « pris l'habitude de ne chercher la vérité que dans le non-oubli, autrement dit dans la mémoire et dans le souvenir »³.

Publiés à deux ans d'intervalle, *L'Affaire Furtif* (2010) de Sylvain Prudhomme et *L'Empreinte à Crusocé* (2012) de Patrick Chamoiseau investissent le genre de la robinsonnade au profit d'une réflexion renouvelée sur la mémoire et l'oubli. Ces récits ont la particularité d'enrichir le traitement thématique et philosophique de l'oubli par une approche littéraire et générique, à la lumière de l'héritage mythique dans lequel ils s'inscrivent. Au niveau diégétique, l'existence des protagonistes est toute plongée dans une quête de sens qui passe par une déconstruction et une reconstruction d'une mémoire trop lourde à porter pour chacun d'eux. La confrontation à l'oubli est fondatrice pour les personnages principaux de ces récits. Sylvain Prudhomme situe l'histoire de sa robinsonnade à l'époque contemporaine et ce n'est pas d'un naufragé malheureux mais de six aventuriers volontaires partis ensemble en voilier qu'il relate le cheminement. Le départ de ces aventuriers pour des îlots minuscules et désertiques de l'archipel des Heywood, dans l'Atlantique sud, est motivé par un besoin existentiel de se soustraire au monde pour se faire oublier et en oublier les codes. Cette fuite vers l'oubli à bord du *Furtif* se meut en « affaire » lorsque les médias s'enthousiasment pour ce fait divers et spéculent sur les rares empreintes laissées par les fugitifs. *L'Empreinte à Crusocé* est un récit à la première personne des années de vie, sur une île déserte, d'Ogomtemméli – négrier dogon devenu amnésique à la suite d'un accident survenu sur un navire négrier, et jeté à la mer

3 H. Weinrich, *Léthé, Art et critique de l'oubli*, Paris, Fayard, 1999, p. 16.

avec un baudrier, à la demande du capitaine du navire, Robinson Crusoé. Le récit retrace l'évolution du personnage en donnant à entendre ses méditations. C'est à partir d'une empreinte de pied dans le sable que se formule sa représentation de lui-même. Cette empreinte interroge dans un premier temps la présence de l'Autre, redouté puis désiré, avant d'être associée à la propre trace du protagoniste, confronté à la complexité de son moi. Sur le plan métalittéraire, les deux récits possèdent une forte dimension spéculaire, mise au service notamment d'une réflexion sur le poids de l'héritage littéraire dans l'entreprise scripturale.

Nous montrerons que le motif de l'empreinte joue, dans ces textes, le rôle essentiel de ligament de ces différents niveaux. L'empreinte s'y impose comme une image structurante et signifiante pour scruter « l'effacement des traces »⁴ lié à l'oubli et ses conséquences. Parce que la trace, selon Ricœur, est « au présent » et « ne dit [pas] l'absence, encore moins l'antériorité », elle suppose d'être investie d'une « dimension sémiotique, d'une valeur de signe »⁵. C'est bien à une herméneutique de l'empreinte qu'invitent les œuvres étudiées, l'empreinte matérialisée dans le sable devenant un foyer symbolique à partir duquel se déploie une interrogation sur les bienfaits de l'oubli dans la construction identitaire. Mais la trace inscrite sur le sol y rejoint le tracé couché sur le papier, conformément à l'étymologie de *imprimere*, « appuyer sur », « peser », qui a donné le sens actuel d'« imprimer ». Au-delà de la trace mémorielle, nous le verrons, l'empreinte accueille une méditation sur la place de la mémoire et de l'oubli dans la littérature. Elle donne à penser l'identité de

4 P. Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 552.

5 *Ibidem*.

l'œuvre et sa finalité au sein de cette forme mémorielle par excellence qu'est le récit mythologique.

L'expérience de l'oubli : une rencontre avec soi

L'oubli constitue un seuil initiatique dans *L'Affaire Furtif* et *L'Empreinte à Crusoé*, qu'il soit voulu, chez Prudhomme, ou subi, chez Chamoiseau, grâce auquel les personnages principaux se découvrent ou se redécouvrent. Favorisé par l'espace vierge de l'île et inscrit au commencement de l'aventure insulaire, il est le terreau d'une ouverture à un champ de possibles en tant qu'il oblige l'individu à se départir de ses habitudes et à renoncer à certaines représentations du monde préétablies.

L'oubli est recherché par les naufragés de *L'Affaire Furtif* qui prennent volontairement la fuite pour se soustraire à une société saturée d'informations et hyperconnectée. Leur attente est double : il s'agit tout autant de se faire oublier du monde en s'installant sur des « îlots dérisoires, égarés à mille milles de toute terre habitée »⁶, que d'en oublier les codes. L'équipage, composé de trois artistes (une musicienne, une photographe, un sculpteur), d'un architecte, d'un botaniste et d'un ancien parachutiste, aspire à échapper à un monde en perpétuelle effervescence, où abondent les discours et les images médiatisés. À une époque où triomphent « les *big data*, ces formidables prothèses à nos mémoires »⁷, l'oubli doit permettre aux personnages de se défaire des représentations formatées et de renouer avec une liberté de vivre, de penser, de créer.

6 S. Prudhomme, *L'Affaire Furtif* [2010], Paris, Gallimard, 2018, p. 30. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation *AF*. La pagination sera précisée après le signe abrégatif.

7 P. Sineux, « Mnémosyne et Léthé », [dans :] F. Eustache (dir.), *Mémoire et oubli*, Paris, Le Pommier, 2014, p. 8.

Tous aspirent à se débarrasser du superflu pour atteindre l'essentiel : accéder à une saisie authentique du monde par une confrontation singulière et personnelle des réalités brutes de l'existence. Ils vivent comme une nécessité la mise en retrait de « la mémoire-habitude » qui procède, selon Paul Ricœur, à l'incorporation, dans le « vécu présent », de « l'expérience antérieurement acquise » et « présumée »⁸. Le sculpteur Jo Di Bembo aurait ainsi pris la fuite pour échapper à « l'impasse » (AF, 19) artistique dans laquelle il se trouvait, ayant perdu en même temps que l'inspiration « la jubilation » et l'« exubérance dionysiaque » (AF, 19) qui rendaient ses pièces inimitables. Son renoncement à l'ébullition new-yorkaise serait alors guidé par l'aspiration à un renouveau artistique que seul rend possible l'oubli du déjà-fait et des lois commerciales du monde fermé de l'art. Ce départ pour les îlots de Heywood marque l'abandon de ses anciennes manières et de ses matériaux de prédilection comme le chrome et le plastique, au profit de matériaux de fortune, la peau de phoques devenant sa nouvelle « signature ». Le motif de l'empreinte jalonne doublement le roman, et les pages consacrées à Jo Di Bembo en premier lieu. C'est symboliquement l'empreinte des naufragés qui s'estompe jusqu'à sembler disparaître, dans le souci qui est le leur de se débarrasser des codes de la société de consommation. Mais cette empreinte en voie d'effacement est aussi celle que traquent journalistes et médias, partis à la poursuite des fugitifs. Dans un détournement de son approche traditionnelle, le motif de l'empreinte prend alors des allures d'enquête policière, comme pour signaler l'impossibilité d'oublier et de se faire oublier dans un monde où tout se sait.

8 P. Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 30.

Subi avant d'être assumé, l'oubli, chez Chamoiseau, accompagne un long processus initiatique qui rend possible une renaissance identitaire au monde. C'est la confrontation à l'empreinte de pied sur la plage qui accélère, chez l'ancien esclave devenu complice de la traite négrière, les questions identitaires sur son passé. L'empreinte est, dans le récit, un motif récurrent qui informe le texte et lui donne sens. Elle intervient au début et à la fin de l'itinéraire spirituel du naufragé à la recherche de son histoire et devient une marque obsédante, vers laquelle le naufragé revient en permanence pour en interroger la signification, convaincu de pouvoir en faire émerger des bribes de son passé. Cette trace de pied comme les « objets rapportés de l'épave » nourrissent ses rêveries, aux contours parfois occidentaux : « [...] j'étais prince, castillan, chevalier, digne de grande table, officier de légions [...] »⁹. C'est pourtant lorsque s'estompe l'empreinte, au terme de l'aventure, qu'Ogomtemméli peut se reconstruire autrement et se révéler à lui-même, dans le présent de la vie insulaire. L'empreinte n'est plus une trace qui permettrait de s'y mirer soi-même, une forme définie sur laquelle projeter jusqu'à l'épuisement des fantasmes identitaires. Elle ne renvoie à rien, signalant symboliquement qu'il ne s'agit plus pour l'individu de nier l'île en y cherchant vainement son ancienne identité, mais de l'accepter pour s'y façonner une nouvelle existence. Par l'expérience de l'oubli, Ogomtemméli accède à un « état de conscience neuf qui n'est plus enfermé par un

9 P. Chamoiseau, *L'Empreinte à Crusocé*, Paris, Gallimard, 2012, p. 32. Les citations suivantes provenant de l'œuvre citée seront marquées à l'aide de l'abréviation EC. La pagination sera précisée après le signe abrégé.

regard unique et unidirectionnel »¹⁰. Il est libre d'exister en dehors de tout schéma hiérarchique et social institué. Il n'est plus l'ancien esclave africain, jeté à la mer à proximité de l'île pour insubordination ; il n'est pas davantage Robinson Crusoé, nom d'un capitaine esclavagiste qu'il s'est attribué en le lisant sur le baudrier retrouvé noué à son corps après le naufrage. L'oubli signe l'affranchissement d'Ogomtemmêli qui a renoncé à « se définir de manière traditionnelle »¹¹ – « Je suis un Africain, je suis de telle ethnie »¹² – par référence à un groupe racial. Dans cet espace créolisé qu'est l'île, il s'est composé une identité-mosaïque à partir de « bribes de mémoire » qui « proviennent d'Afrique, de ses voyages, de la mer ou du vent »¹³.

Le risque de l'oubli : l'épreuve de la perte

Mais les deux œuvres ne sont pas sans montrer la fragilité de cette confrontation à l'oubli, qui peut être à la fois « poison et remède, redoutable et bénéfique »¹⁴. Elles font de l'oubli une expérience de la limite et interrogent la possibilité de « trouver à tâtons » l'« équilibre »¹⁵ entre amnésie et hypermnésie. Elles méditent sur le juste « degré de profondeur de l'oubli »¹⁶, en montrant que l'on ne peut tout oublier

10 M. Bataillé et B. Charrier, « Le mythe de Robinson Crusoé à l'épreuve du monde global: il n'y a pas d'ailleurs », [dans :] *Fixxion*, juin 2018, n°16, p. 122.

11 P. Chamoiseau, « À travers Robinson, je veux raconter l'histoire des peuples d'aujourd'hui, leur origine confuse », propos recueillis par A. Robert, [dans :] *Le Temps*, 30 mars 2012.

12 *Ibidem*.

13 *Ibidem*.

14 P. Sineux, « Mnémosyne et Léthé », *op. cit.*, p. 8.

15 P. Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op. cit.*, p. 537.

16 *Ibidem*, p. 538.

et qu'il n'est pas forcément bon d'y aspirer. En ce sens, elles invitent à préciser les contours d'un « oubli heureux »¹⁷, même si le dessillement qu'il peut offrir reste précaire car l'émancipation du moule façonné par la culture et les habitudes fait résistance. Bien qu'ils aspirent à un « droit à l'oubli », les aventuriers de *L'Affaire Furtif* découvrent malgré eux la puissante empreinte des habitudes et des savoirs acquis, et la difficulté d'en effacer la trace. L'expérience de détachement de la société et des coutumes qui lui sont associées n'est pas sans violence pour ces naufragés volontaires en raison de l'inconfort que supposent l'ébranlement des acquis et le renoncement aux certitudes. L'éducation à rebours à laquelle tend le botaniste Toyo Sôseki, l'un des six aventuriers, se révèle moins aisée qu'il ne l'escomptait. En fuyant son Japon natal au profit de l'archipel désert et aride des Heywood, celui-ci espérait se défaire de l'« inclination au facile » (AF, 82) qu'avaient fait naître en lui des années d'étude de la prolifique flore himalayenne. Par l'oubli, il comptait redécouvrir la flore autrement, comme s'il la percevait pour la première fois, grâce notamment à une émancipation du jargon botanique, langage technique et normé qui le prive d'une perception authentique du vivant. Mais Toyo Sôseki prend conscience qu'il n'est pas maître de l'oubli : le processus de l'oubli s'inscrit dans une durée qu'il lui faut accepter et que l'espace vierge de l'île peut écourter, non pas supprimer. Son aspiration à l'oubli achoppe, dans un premier temps, sur le reflux des automatismes. Alors qu'il convoite « cette limpidité, cet aiguïsement des perceptions » qui doit permettre « de regarder chaque plante isolément, en [s]e pénétrant de sa saveur, de sa texture, de sa couleur singulières »,

17 *Ibidem*, p. 536.

il désespère de constater que « les années de terrain au milieu de la flore himalayenne ont tué en [lui] toute patience » (AF, 82) : « J’imaginai qu’il suffirait de rester à observer une touffe de criste pour m’en emplir, pour que chaque terminaison de mes sens entre en contact avec la plante et s’en délecte. Mais je reste à regarder la criste et mes sens en moi ne savent rien dire que : criste ; criste-marine ; *Crithmum maritimum* [...] » (AF, 82-83). Le détachement des catégories botaniques longtemps utilisées fait résistance. Mais le récit, à travers le motif de la trace, interroge aussi les limites de cette aspiration à l’oubli. Puisque « la mémoire autobiographique permet la construction identitaire de chaque être humain »¹⁸, l’oubli total n’est-il pas une mise en péril de l’identité même du sujet ? Est-il viable pour l’individu d’effacer son empreinte, en faisant fi de son histoire personnelle et en renonçant à exister aux yeux des autres ? N’est-ce pas là s’exposer à la mort ? La question est posée dans *L’Affaire Furtif* dont les aventuriers semblent mourir d’avoir voulu faire table rase du passé et d’effacer toute trace de leur existence sur l’île. Toute trace ? Pas exactement puisque ces aspirants à l’oubli ont veillé à la conservation d’une dernière œuvre, testament artistique ou scientifique, comme une ultime signature face à l’effacement.

Dans *L’Empreinte à Crusoé*, la renaissance initiatique d’Ogomtemméli, devenu un « homme de connaissance » comparable aux « sage[s] des abords du Nil, du temps des pyramides » (EC, 225), demeure l’aboutissement d’un long cheminement initiatique marqué par les affres de l’oubli. Le temps de la résilience et de la reconstruction fait suite à des années de souffrance

18 G. Roger, « Mémoire et mémoires, garantes de l’identité humaine », [dans :] F. Gzil (dir.), *Alzheimer, éthique et société*, Toulouse, Érès, « Espace éthique – Poche », 2012, p. 175.

du rescapé, fragilisé par un vide immense. Le récit donne à entendre la douleur du personnage, impuissant à connaître son nom, ses racines, les mésaventures à l'origine de sa situation. C'est la reconstitution d'une histoire, dont la genèse remonte à l'arrivée sur l'île, qui permet à l'« homme isolé », privé de passé et « avide d'identité »¹⁹, de trouver l'apaisement. L'équilibre du personnage tient à la création d'une nouvelle mémoire, aussi incomplète soit-elle puisque ses souvenirs les plus anciens sont postérieurs au naufrage. La verbalisation de son histoire personnelle, qui coïncide avec sa renaissance sur l'île, signe la conquête d'une nouvelle identité, sans laquelle l'individu, absent à lui-même, est menacé par la folie. Car la mémoire « contribue à bâtir la configuration identitaire de chaque être humain en lui permettant de se reconnaître dans une histoire et [...] de raconter son histoire »²⁰. La mort d'Ogomtemméli résulte d'ailleurs de la violente confrontation entre la nouvelle histoire qu'il s'est façonnée et la découverte de la réalité de son passé. La résurgence du souvenir, qui intervient quand il entend les cris des esclaves enfermés dans la cale du navire, le confronte aux limites d'un oubli d'une autre nature. Il ne s'agit plus de construire sur des bases effacées de la mémoire mais de se reconstruire malgré les fardeaux du passé. Devenus insoutenables, les souvenirs de la traite négrière et de ses compromissions avec les esclavagistes butent contre l'impossible oubli qui serait « dénégarion de la violence fondatrice »²¹. La mort d'Ogomtemméli, fusillé sur ordre du capitaine pour s'être insurgé contre

19 M. Bataillé et B. Charrier, « Le mythe de Robinson Crusoe à l'épreuve du monde global: il n'y a pas d'ailleurs », *op. cit.*, p. 120.

20 G. Roger, « Mémoire et mémoires, garantes de l'identité humaine », *op. cit.*, p. 179.

21 P. Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op. cit.*, p. 650.

le sort réservé aux esclaves, scelle le retour au silence mais l'œuvre qui consigne sa parole se fait tombeau et matérialise le devoir de mémoire par sa construction même.

L'empreinte, de la trace mémorielle à la figuration du processus d'écriture

Bien que la méditation sur l'oubli y suive des voies différentes, teintée d'humour et d'espièglerie chez Prudhomme, dotée de profondeur philosophique chez Chamoiseau, les œuvres à l'étude donnent au motif de l'empreinte une même épaisseur réflexive. Riche de son étymologie suggestive, l'empreinte y est investie de réflexions sur le processus d'écriture, « la trace sur la page » figurant fortement « les traces sur la page »²². Elle renvoie au fonctionnement palimpsestique de ces récits qui interrogent leurs lectures antérieures et leur inscription dans le champ mythologique de la robinsonnade. À travers la figure allégorique de l'empreinte se trouve ainsi interpellé tout un « réseau d'aventures insulaires littéraires issues du texte de Defoe »²³. Cette réflexivité des réécritures mythologiques n'est pas nouvelle : la particularité de la robinsonnade de la deuxième moitié du XX^e siècle et du début du XXI^e siècle réside précisément dans sa « secondarité » qui « devient son sujet même »²⁴. Ces robinsonnades « secondaires » que sont *L'Affaire Furtif* et *L'Empreinte à Crusoé* tirent leur force de l'articulation des niveaux textuel

22 L. Milne, « L'empreinte à Chamoiseau », [dans :] P. Soubias [dir.] et al., *Patrick Chamoiseau et la mer des récits*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2018, p. 273.

23 *Ibidem*.

24 J.-P. Engélibert, *La Postérité de Robinson Crusoé : un mythe littéraire de la modernité. 1954-1986*, Genève, Droz, 1997, p. 17.

et métatextuel, mise au service d'une réflexion féconde sur le rôle de l'oubli dans le processus scriptural et sur les enjeux mémoriels de l'écriture.

L'Affaire Furtif questionne, sur le ton de la fantaisie sérieuse, la possibilité, pour un auteur, de trouver sa place dans le champ patrimonial largement représenté de la robinsonnade et d'y apposer sa signature. L'entreprise d'éloignement des habitudes et des modèles institués que poursuivent les six aventuriers semble allégoriquement partagée par l'auteur lui-même, dont le récit est tout autant un hommage aux lectures antérieures qu'un effort pour s'en émanciper. Entre hypermnésie et impossible oubli, il s'agit de composer avec un héritage littéraire fascinant mais parfois lourd à porter. Le texte de Prudhomme est ainsi tissé de souvenirs de lectures et de références littéraires : d'Homère à Jules Verne, de l'île des Lotophages à *L'île mystérieuse*, l'imaginaire insulaire des récits de voyages y affleure constamment, et s'enrichit d'emprunts au roman d'aventures et aux fictions d'espionnage. La figure tutélaire de Robinson Crusoé constitue l'épicentre de cet univers métatextuel, même si sa mention n'intervient qu'à la fin du récit, dans les notes de l'architecte Youri Spassky. Construire un habitat, échafauder un texte, la métaphore est transparente dans ce traité d'architecture qui médite sur le nécessaire renouvellement des modèles existants. Le Robinson-architecte de Defoe y est présenté comme un exemple à dépasser parce qu'il s'est « arrêté en chemin » (AF, 103) dans sa rénovation de l'habitat humain, alors que l'île déserte constituait un champ de possibles pour repenser le monde. Le jugement de Youri Spassky est alors sans appel : « Examinons un instant son île, une fois civilisée. À quoi ressemble-t-elle ? À n'importe quelle autre île civilisée. Robinson a rebâti l'ordre ancien, à l'identique » (AF, 103). « Rebâti l'ordre

ancien à l'identique », c'est ce à quoi s'oppose l'aventurier à travers le principe d'« anarchitecture » (AF, 103) qu'il revendique. C'est également l'écueil dont cherche à se garder le texte de Sylvain Prudhomme, qui s'approprie cet héritage littéraire en tâchant d'en estomper les contours pour trouver un espace où apposer son propre style. Sa robinsonnade est une illustration de cette « anarchitecture » par sa construction même. *L'Affaire Furtif* ne relate pas la vie d'un Robinson sur son île, mais celles de six aventuriers installés sur autant d'îlots microscopiques. L'éclatement archipélique est aussi énonciatif puisque le récit est composé de nombreux discours érigés par d'autres sur le silence des principaux intéressés. Ce morcellement du récit, teinté de réminiscences littéraires, contribue à l'originalité de ce texte qui manie l'humour et se plaît à déjouer les attentes du lecteur en le privant de toute interprétation de lecture définitive. Celui-ci est d'ailleurs appelé à se faire enquêteur par la transformation du motif initial de l'empreinte de pas en empreinte-indice, scrutée par détectives et journalistes. Ainsi l'empreinte demeure-t-elle mais elle est métamorphosée, à l'image d'une littérature nourrie de ses lectures, qui tente d'en atténuer les souvenirs trop précis pour faire bifurquer la forme et le sens du mythe.

Chamoiseau retrace quant à lui le cheminement initiatique d'un personnage amnésique pour faire paradoxalement œuvre de mémoire. La démarche mémorielle est double dans ce récit qui s'apparente par bien des aspects à un tombeau poétique. Le texte ne cache rien des nombreuses sources littéraires qui l'ont influencé mais les exhibe, au contraire, dans un dialogue permanent avec elles. « L'atelier de l'empreinte », recueil de réflexions personnelles, placé en fin d'ouvrage, est ainsi un hommage rendu par l'auteur

au rôle qu'elles ont joué dans l'élaboration de sa propre pensée. L'empreinte de pas scrutée par le naufragé constitue à elle seule un réservoir poétique où se côtoient le souvenir du *Robinson* de Defoe, et les réappropriations plus philosophiques de ce motif par Valéry et Tournier. Car *L'Empreinte à Crusoé* est en quelque sorte une « *variation sur Robinson* » (EC, 246). Cette « poétique de la Relation »²⁵, par laquelle l'artiste « se laiss[e] "nourrir" dans un échange ouvert, intuitif et accueillant »²⁶, assure le maintien de l'esprit critique qui doit prévaloir au travail d'écriture et prémunit l'auteur contre une fossilisation de sa pensée. En se berçant de textes aussi riches et divers que ceux de « Parménide, Héraclite, Perse, Glissant, Césaire, Walcott, Faulkner » (EC, 249), l'écrivain œuvre à « disjoindre ce qui était relié et [à] relier ce qui était disjoint » pour se garder « d'entrer dans des pauvretés »²⁷. Mais ce dialogue intertextuel répond avant tout à un devoir de mémoire à l'égard de l'arrière-plan historique du *Robinson* de Defoe, celui de la traite négrière, trop souvent passé sous silence dans les réécritures ultérieures. Ancrée dans l'histoire, la robinsonnade de Chamoiseau met en pleine lumière l'origine obscure du voyage du capitaine Crusoé, qui fait commerce d'esclaves. « C'est triste : le Robinson de Defoe était un négrier » (EC, 241), confie l'écrivain dans « L'atelier de l'empreinte ». La traite négrière constitue l'origine et le terme de l'histoire d'Ogomtemmeli : c'est parce qu'il s'est insurgé contre le sort réservé à ses semblables que l'Africain a été débarqué inconscient sur l'île ; c'est cette même révolte

25 L'expression, d'Édouard Glissant, est citée d'après Lorna Milne. L. Milne, « L'empreinte à Chamoiseau », *op. cit.*, p. 275.

26 *Ibidem*.

27 P. Chamoiseau, « À travers Robinson, je veux raconter l'histoire des peuples d'aujourd'hui, leur origine confuse », *op. cit.*

qui lui coûte la vie, des années plus tard, lors de ses retrouvailles avec le capitaine Robinson. Mais la traite négrière est aussi la cause indirecte du sort tragique du vrai Crusoé, naufragé sur la même île peu de temps après l'avoir quittée pour faire route vers le Brésil. En faisant de la traite négrière un enjeu central de son récit, Chamoiseau rappelle ainsi, selon Guillaume Pigéard de Gurbert, qu'« il n'est plus possible de lire le *Robinson* de Defoe en toute innocence comme un simple roman d'aventures » car « l'horreur lancinante de la cale »²⁸ gronde désormais sous la robinsonnade. L'auteur de *L'Empreinte à Crusoé* place son récit en pré-texte du *Robinson* original puisque, selon l'analyse de Lorna Milne, « le capitaine Crusoé, naufragé à la fin du livre, écrira dans l'hypertexte de Chamoiseau la première phrase du journal que l'on retrouve dans l'hypotexte de Defoe »²⁹. N'est-ce pas ainsi corriger, à la lumière du post-colonialisme, le sens premier du texte fondateur, au nom de l'Histoire ?

« Le devoir de mémoire », commente Paul Ricœur, suppose parfois de « soumettre l'héritage à l'inventaire »³⁰. Cette démarche est au cœur des robinsonnades de Sylvain Prudhomme et Patrick Chamoiseau qui prennent la forme de fictions fortement réflexives où l'aventurier est tout autant le naufragé que l'écrivain, interrogeant son propre rapport à la cartographie littéraire. Ces récits thématisent les enjeux que représente l'oubli dans la construction identitaire de l'individu pour mieux questionner sa place dans le processus créatif. Que faire de cette « bibliothèque imaginaire »

28 G. Pigéard de Gurbert, Postface, [dans :] P. Chamoiseau, *L'Empreinte à Crusoé*, Paris, Gallimard, Folio, 2013, p. 305.

29 L. Milne, « L'empreinte à Chamoiseau », *op. cit.*, p. 276.

30 P. Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, *op. cit.*, p. 108.

que l'écrivain porte avec lui et qui peut l'inhiber autant que le nourrir ? Écrire, n'est-ce pas lutter contre l'oubli ? Quelque différentes que soient leurs réponses à ces questions, ces robinsonnades ne peuvent se défaire totalement du rayonnement de l'empreinte, qui traduit la force de l'emprunt littéraire autant que la volonté de l'auteur de laisser sa propre trace dans un fonds patrimonial admiré.

Date de réception de l'article : 13.11.2021
Date d'acceptation de l'article : 24.01.2022

bibliographie

Bataillé M. et Charrier B., « Le mythe de Robinson Crusoé à l'épreuve du monde global : il n'y a pas d'ailleurs », [dans :] *Fixxion*, juin 2018, n°16.

Chamoiseau P., *L'Empreinte à Crusoé*, Paris, Gallimard, 2012.

Chamoiseau P., « À travers Robinson, je veux raconter l'histoire des peuples d'aujourd'hui, leur origine confuse », propos recueillis par A. Robert, [dans :] *Le Temps*, 30 mars 2012.

Engélibert J.-P., *La Postérité de Robinson Crusoé : un mythe littéraire de la modernité. 1954-1986*, Genève, Droz, 1997.

Fergusson K., « Le paysage de l'absolu », [dans :] A. Bouloumié et M. de Gandillac (dir.), *Images et signes de Michel Tournier*, Paris, Gallimard, 1991.

Le Roux F. et Guyonvarc'h Ch.-J., « Île », [dans :] J. Chevalier (dir.), *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, volume H à PIE, Paris, Seghers, 1974.

Milne L., « L'empreinte à Chamoiseau », [dans :] P. Soubias [dir.] et al., *Patrick Chamoiseau et la mer des récits*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2018.

Pigéard de Gurbert G., Postface, [dans :] P. Chamoiseau, *L'Empreinte à Crusoé*, Paris, Gallimard, Folio, 2013.

Weinrich H., *Léthé, Art et critique de l'oubli*, Paris, Fayard, 1999.

Prudhomme S., *L'Affaire Furtif* [2010], Paris, Gallimard, 2018.

Ricœur P., *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.

Roger G., « Mémoire et mémoires, garantes de l'identité humaine », [dans :] F. Gzil (dir.), *Alzheimer, éthique et société*, Toulouse, Érès, « Espace éthique – Poche », 2012.

Sineux P., « Mnémosyne et Léthé », [dans :] F. Eustache (dir.), *Mémoire et oubli*, Paris, Le Pommier, 2014.

abstract

The print of forgetfulness in *L'Affaire Furtif* (2010) by Sylvain Prudhomme and *L'Empreinte à Crusocé* (2012) by Patrick Chamoiseau

L'Affaire Furtif (2010) by Sylvain Prudhomme and *L'Empreinte à Crusocé* (2012) by Patrick Chamoiseau invest the 'robinsonade' genre with a renewed thought on memory and forgetfulness. These stories have the particularity of enriching the thematic and philosophical treatment of forgetfulness with a literary approach, in the light of the mythical legacy in which they are involved. Forgetfulness constitutes an initiatory threshold, desired in Prudhomme's case or endured in Chamoiseau's, thanks to which the main characters discover or rediscover themselves. Above all, the two stories have a strong specular dimension used to think on the weight of literary legacy in scriptural work.

keywords

robinsonade, rewriting, print, legacy, forgetfulness

mots-clés

robinsonnade, réécriture, empreinte, héritage, oubli

mathilde bataillé

Enseignante de lettres et littérature française au sein du département de Lettres de l'Université d'Angers, Mathilde Bataillé est docteure en littérature française et agrégée de lettres modernes. Membre du laboratoire CIRPaLL (UPRES EA 7457), elle est notamment l'auteure du livre *Michel Tournier : l'écriture du temps* (Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017) et d'une cinquantaine de notices pour le dictionnaire Tournier (Honoré Champion, 2019), dont certaines consacrées au temps et aux robinsonnades. Ses travaux de recherche portent sur le temps dans le roman contemporain et sur les mythes et réécritures.

ORCID : 0000-0003-2991-4511